

Le mari enceint: construction familiale et disposition corporelle

À propos de Thomas Beatie, *Labor of Love. The story of one man's extraordinary pregnancy*, Berkeley, Seal Press, 2008, 329 p.

Publié dans *Critique*, n°764-765, janvier-février 2011, 48-60.

En mars 2008, *The Advocate*, un magazine gay et lesbien américain, publiait un article intitulé « Labor of love. Is society ready for this pregnant husband ? ». Dans cet article, écrit à la première personne, Thomas Beatie expliquait qu'il est transgenre, légalement reconnu comme homme et marié à Nancy depuis plusieurs années. Il précisait qu'il avait réalisé au cours de sa transition une mastectomie et une hormonothérapie mais indiquait avoir conservé ses organes reproducteurs. Nancy et Thomas souhaitaient depuis longtemps avoir des enfants, mais Nancy ayant subi une hystérectomie suite à une endométriose, ils avaient choisi une solution alternative pour mener à bien leur projet. Thomas avait arrêté ses injections de testostérone, avait laissé son cycle menstruel reprendre son cours et ils avaient réalisé une insémination avec le sperme d'un donneur. Après une première grossesse extra-utérine qui avait causé la perte de trois embryons et de l'une de ses trompes de Fallope, Thomas annonçait qu'il était enceint d'une petite fille attendue pour le mois de Juillet. Il évoquait également les difficultés qu'ils avaient connues avec le corps médical, la joie que leur procurait cette prochaine naissance et la manière dont ils envisageaient leur parentalité. Thomas disait être sa propre *surrogate* (mère de substitution) et ajoutait qu'il serait le père de sa fille, que Nancy serait sa mère et qu'ils formeraient ainsi une famille (« we will be a family »). L'article était accompagné d'une photo de Thomas où il apparaissait torse nu laissant voir à la fois sa poitrine plate, sa barbe brune et son ventre rebondi tenu par sa main gauche où l'on apercevait une alliance. Peu de temps après la publication de l'article, Thomas et Nancy ont témoigné dans l'un des magazines télévisés les plus célèbres des USA, « *The Oprah Winfrey Show* » et ont été dès lors au centre d'une tourmente médiatique qui s'est développée bien au-delà des frontières des USA. L'histoire de T. Beatie (accompagnée de la photographie précédemment décrite) a fait rapidement le tour du monde avec une manchette mille fois reprise : « le premier homme enceint du monde ». La naissance et les premiers mois de la petite Susan ont été relayés par les médias du monde entier et une autobiographie a été publiée à l'automne 2008. La fièvre médiatique est ensuite un peu retombée bien que la deuxième grossesse de Thomas et la naissance de son fils en juin 2009 aient donné lieu à des émissions télévisées et des articles de journaux. En revanche, l'annonce en 2010 de sa troisième grossesse est restée, comparativement, quasi confidentielle.

Des « trans » dans les médias

Thomas Beatie (TB) n'est pas, à proprement parler, le premier homme transgenre à mettre au monde un enfant après sa transition. En juin 2000, en effet, Patrick Califia, auteur de plusieurs ouvrages sur la question trans, annonçait dans le journal Newyorkais *Village Voice* que son compagnon, Matt Rice, était la mère de Blake, leur fils de huit mois. Dans l'article intitulé «Two dads with a difference – neither of us was born male», il décrivait leur rencontre et leur projet d'enfant. Matt qui avait pris de la testostérone et avait réalisé une mastectomie plusieurs années auparavant souhaitait avoir un enfant et Patrick l'avait suivi dans l'aventure. Matt ne pensait pas pouvoir adopter un enfant et avait décidé d'en faire un lui-même d'autant qu'il avait arrêté la testostérone depuis environ deux ans en raison de migraines fulgurantes. Après avoir pris conseil auprès de plusieurs médecins, ils avaient fait le tour de leurs connaissances pour trouver des donneurs de sperme, en avaient finalement trouvé trois qui ne souhaitaient pas d'enfants et étaient prêts à leur procurer ce dont ils avaient besoin. Patrick qui se définissait depuis longtemps comme queer (ou comme il le dit dans l'article «a sexually adventurous gender-fucking dyke») avait débuté sa transition pendant la grossesse de Matt et l'avait mené à bien après la naissance de Blake. L'article évoquait également, le soutien qu'ils avaient reçu de leur famille d'origine, de leurs voisins et de leur famille d'élection composée de gays, de lesbiennes, de bisexuels, de transgenres et de quelques hétérosexuels. Ils avaient, en revanche, essuyé l'hostilité d'un FtM¹ qui considérait que les vrais hommes ne sont pas enceints.

Si TB n'est donc pas le premier homme transsexué à avoir mis au monde un enfant, il est vraisemblablement, comme il le revendique lui-même, le premier homme transgenre ayant légalement changé d'identité à le faire. Et l'on peut, sans crainte, ajouter qu'il est le premier FtM enceint à connaître une telle médiatisation puisque l'histoire de Pat Califia et Matt Rice est restée finalement assez confidentielle. Cette médiatisation rappelle d'ailleurs, par son ampleur, celle de Christine Jorgensen dans l'Amérique des années 1950. L'histoire de cette femme transsexuée est intéressante pour mettre en perspective celle de TB et saisir la manière dont les parcours trans ont été et sont appréhendés. En décembre 1952, C. Jorgensen faisait la une du *New York Daily News* qui annonçait son récent «changement de sexe» au Danemark sous le titre «Ex-GI becomes blonde beauty». Cette transformation présentée comme la première du genre (bien que d'autres en Europe aient été réalisées dès les années 1930) a fait sensation et, dès son retour aux Etats-Unis, en février 1953, C. Jorgensen devint une véritable célébrité. Le titre du *New York Daily News* révèle bien ce qui faisait, alors, l'intérêt d'une histoire transsexuelle à savoir la transition de genre et les transformations corporelles associées. Une transition apparaissait comme cette métamorphose radicale capable de transformer par des interventions médicales et chirurgicales, un GI, c'est-à-dire la quintessence de l'image masculine d'après-guerre, en beauté blonde, figure dominante de la féminité glamour de cette époque. L'histoire de Jorgensen, qui a également donné lieu à la publication d'une autobiographie en 1967, a eu un énorme retentissement et a participé à l'ouverture de la prise en charge des personnes trans-identifiées aux Etats-Unis. La médiatisation de Jorgensen est également un exemple éclairant du caractère perturbant des transitions de genre. Elle a montré combien une transsexuation questionne la définition des genres et la constitution sexuée des corps, confrontant les personnes qui s'y engagent à des

¹ FtM (female to male) et MtF (male to female) permettent de préciser le sens de la transition réalisée.

réactions contrastées allant d'une hostilité plus ou moins agressive à un soutien plus ou moins chaleureux. Beaucoup, en effet, ont encouragé et admiré C. Jorgensen pour sa détermination, sa dignité et sa façon opportune d'être femme ; beaucoup d'autres, aussi, n'ont cessé de la discréditer soulignant le caractère frauduleux de sa féminité et réaffirmant son identité d'homme, la seule véritable à leurs yeux. TB est devenu également, en peu de temps, une figure controversée comparable. Si l'on a besoin de se convaincre du caractère déstabilisant de son histoire, il n'est qu'à lire les réactions des lecteurs aux articles le concernant ou regarder les vidéos personnelles déposées sur de nombreux sites internet. Là encore, l'hostilité la plus farouche côtoie les encouragements et l'admiration. Dans son autobiographie, TB évoque également les messages téléphoniques, les lettres et les courriels reçus qui tantôt témoignent d'une haine vive pouvant aller jusqu'aux menaces de mort et tantôt d'un soutien affirmé s'exprimant parfois par des propositions d'aide matérielle ou l'envoi de cadeaux. A la différence de C. Jorgensen ce n'est pas, cependant, la transition de TB qui intéresse et bouleverse les foules. Depuis les années 1950, les parcours transsexués se sont suffisamment banalisés pour ne plus faire figure de scoop. Ce qui étonne chez TB, ce n'est pas sa transformation proprement dite, c'est plutôt sa constitution corporelle et l'usage qu'il en fait.

« Mon nom est Thomas Beatie et j'ai une famille »

Habituellement, l'interrogation sur l'expérience des personnes trans-identifiées se focalise sur la transition elle-même, ses étapes et ses effets sur les corps, le tout assez souvent associé à des évaluations de la crédibilité sexuée des personnes (leur féminité/virilité est-elle plausible et convenable ?). Avec TB, on sort de cette sphère pour entrer dans une autre, celle de la procréation et de la parentalité. L'autobiographie est, de ce point de vue, tout à fait éloquente. Contrairement à nombre d'autres autobiographies de personnes transsexuées, celle de TB s'attache moins à narrer un parcours de vie où s'expérimente l'inscription dans un genre d'élection via une transformation corporelle. La transition de genre est traitée ici de façon secondaire, elle n'occupe d'ailleurs que l'un des 21 chapitres de l'ouvrage. Ce que l'autobiographie décrit, c'est bien plutôt la manière dont un individu singulier établit des liens avec ses proches, s'inscrit dans un réseau de parenté et constitue sa propre famille.

La plupart des ingrédients de cette histoire ne sont d'ailleurs pas extraordinaires en soi : naissance à Hawaï en 1974 sous le nom de Tracy. Une mère aimante, un père violent, puis un frère cadet. Une enfance de garçon manqué. Un couple qui se délite progressivement, le suicide de la mère en 1986 après une grave dépression. La découverte d'un demi-frère plus âgé. Une adolescence repliée scandée par la brutalité paternelle, l'indifférence fraternelle, les concours de beauté imposés par le père et quelques petits amis insignifiants. Une relation avec Ron, instructeur de Karaté, marquée par la violence sexuelle. La séparation libératrice. La découverte de la passion amoureuse avec Christine, la vie à deux, la séparation. La manifestation plus assurée de la masculinité sur les plans vestimentaire et comportemental. La rencontre de Nancy, l'amour déclaré, la formation d'une famille avec elle et ses deux filles. La décision de réaliser une transition, la prise de testostérone puis la mastectomie en 2002. L'impossibilité d'être un fils et un frère pour un père et des germains qui n'acceptent

pas la transition. Le changement d'état civil avec le choix d'un prénom masculin et d'un patronyme nouveau (celui de la mère disparue). La découverte, annoncée par le père, d'une demi-sœur plus âgée. Le mariage avec Nancy en 2003, le déménagement en Oregon. La découverte du père biologique de Nancy, Jim, et l'inscription dans cette nouvelle famille. La mort de Christine en 2006. La décision de faire un enfant. Les démarches médicales, les inséminations, les grossesses, la naissance de Susan.

Même ainsi résumée, on voit que l'histoire de TB n'est pas simplement l'histoire d'un individu assigné à un genre qui ne lui convient pas, avec lequel il essaye de négocier avant d'oser s'engager dans une transformation qui va lui permettre de vivre dans son genre d'élection et de s'épanouir. L'histoire de TB, telle qu'elle nous est livrée, c'est surtout l'histoire de l'intégration difficile dans une famille de naissance où sont expérimentés des disparitions déstabilisantes et des rejets fragilisants ; une famille d'inscription dont il faut se détacher progressivement pour en construire une autre fondée sur des attachements électifs permettant un épanouissement personnel. A la différence des autobiographies trans « classiques » dans lesquelles sont narrés essentiellement les motifs et les modalités de constitution d'un genre à soi, celle de TB inscrit véritablement la transition de genre dans un cadre relationnel plus large, celui de la formation d'une famille à soi. Cette inscription inédite nous permet, en premier lieu, de mieux saisir la réception du « cas » Beatie. L'autobiographie, ainsi construite, fait de TB une figure socialement valorisable et valorisée puisqu'elle le donne comme un *self made man/father* prêt à surmonter tous les obstacles et à prendre tous les risques pour fonder sa propre famille comme le dit la deuxième de couverture : « dans cette sincère et surprenante autobiographie, Thomas Beatie – connu dans le monde entier comme le premier homme enceint – raconte comment il a survécu à une enfance violente et aux préjugés pour réaliser son vœu le plus cher : avoir une famille » ; ou encore « notre histoire est bien plus que celle d'un homme qui met au monde. C'est l'histoire d'une fidélité à soi-même, de la poursuite d'un rêve en dépit des difficultés et d'une victoire sur l'adversité » (p 321). On comprend ainsi que la détermination et le parcours de TB puissent incarner, aux yeux d'un certain nombre, les valeurs accordées à la réussite personnelle et familiale dans la société américaine. Mais cette focalisation sur la construction familiale peut aussi nous amener au-delà de cette auto-constitution résolue en nous permettant de saisir la dimension collective de toute transsexuation. Les transitions sont assez généralement envisagées comme des parcours individu-centrés et même, parfois, comme des projets égocentriques, si bien que l'implication des tiers y est souvent négligée. Or ici, la transition apparaît comme un projet commun qui ne permet pas seulement à une personne de vivre mieux mais qui permet à plusieurs de vivre bien ensemble. Dans la transition de Thomas, en effet, la rencontre avec Nancy et son engagement auprès d'elle et de ses deux filles est essentiel : « Une fois tombé amoureux de Nancy, j'ai trouvé le courage et la liberté de faire enfin ce grand pas » (p. 154). Cette importance des proches dans la prise de décision et la conduite du projet de transition n'est pas exceptionnelle et figure dans bien d'autres histoires de vie. Cette autobiographie nous permet, en outre, de prendre la mesure des expériences corporelles dans la constitution des liens avec les autres. On voit bien ici que la transsexuation comme la grossesse et la mise au monde d'un enfant sont créatrices et destructrices d'attachements : à travers elles, Thomas voit, notamment, se désintégrer les liens avec son père et ses frères, se consolider ceux établis

avec sa femme et ses belles-filles, et se constituer une filiation élective grâce au père retrouvé de Nancy. Autrement dit, les engagements corporels fondent les relations: le corps n'est pas seulement cette chose qui « individue », il est aussi ce qui relie aux autres. Ceci n'est, bien évidemment, pas propre à la transsexuation mais il semble particulièrement important d'en prendre ici la mesure afin de ne pas se laisser trop facilement convaincre par les lectures « individualisantes » qui ont tendance à la voir comme une revendication égocentrée et désocialisante (la volonté d'un seul contre les autres et les attentes communes) alors qu'elle se donne, au contraire, comme une revendication et une expérience éminemment « reliant » permettant à des personnes de (re)trouver une place vivable parmi les autres et de (re)nouer des liens capables de les faire exister pleinement.

« J'ai utilisé mes organes reproducteurs féminins pour devenir père »

Avec Thomas Beatie, on l'a dit, c'est le corps transsexué procréateur qui se manifeste et cette émergence vient poser à nouveau la question de la définition des genres et de la constitution sexuée des corps. Les expériences transgenres, parce qu'elles paraissent contrevenir à la bi-partition habituelle, ont été essentielles dans cette interrogation dès qu'elles sont apparues dans l'espace public et médiatique. Leur conceptualisation médicale a permis de maîtriser leur caractère transgressif, notamment par le biais d'une conformité recherchée ou imposée aux corps transsexués. L'idée qui préside, en effet, à la mise en place du syndrome de transsexualisme au milieu du XX^{ème} siècle, c'est l'idée d'une incohérence entre le sexe psychique et le sexe anatomique ; incohérence qu'on propose de traiter par une « correction » corporelle. Il y a donc un corps inadéquat qu'il faut transformer. L'accès à cette transformation dépend toutefois d'un diagnostic psychiatrique et d'une évaluation du degré de « conformisme » des demandes de modification du corps : la nouvelle constitution corporelle doit s'approcher au plus près des constitutions féminines ou masculines ordinaires. Elle ne doit pas *vouloir être* mixte, hybride ou ambiguë bien qu'elle puisse l'être temporairement ou définitivement (tous les demandeurs ne peuvent/veulent pas réaliser l'ensemble des opérations « disponibles »). Il est également implicitement admis que la conformité sexuée des corps est plus esthétique que fonctionnelle. L'important est que le corps transsexué ressemble à son modèle de genre pas nécessairement qu'il fonctionne comme lui. Progressivement, cependant, les revendications des intéressé(e)s et les améliorations techniques ont fait émerger cette fonctionnalité corporelle. Mais, pour l'instant, elle s'est plus affirmée sur le plan sexuel que sur le plan procréatif. Pour les MtF, un vagin fonctionnel associé à un clitoris sensible font désormais partie des exigences de base et des offres des chirurgiens spécialisés. Pour les FtM, les phalloplasties accompagnées de prothèses érectiles aussi bien que les métoïdioplasties² renvoient à la même volonté d'obtenir et de proposer des organes sexuellement actifs et sensibles. Sur le plan de la procréation, les difficultés et les obstacles sont plus nombreux. On conçoit aisément que, d'un point de vue technique, il ne soit guère aisé de construire un vagin, un utérus et des ovaires capables de mener à bien une grossesse et un accouchement, ou

² Opération qui consiste à créer un micro-pénis à partir du clitoris qui s'est développé sous l'effet de la testostérone.

encore de fabriquer des testicules et un pénis aptes à produire et dispenser des spermatozoïdes. Mais cette difficulté technique n'est pas l'unique frein que doivent affronter les corps transsexués qui se voudraient procréateurs. L'attendu de conformité qui s'impose à eux se fait ici particulièrement exigeant. Il convient que ces corps participent à la reproduction des êtres, non pas selon leurs capacités propres, mais selon les capacités des corps qui leur servent de modèles. Ceci est particulièrement visible dans le cas des FtM. Nombre d'entre eux, en effet, ne sont en rien stériles et pourraient tout à fait s'engager dans la procréation comme l'ont fait Thomas Beatie et Matt Rice. Mais cet usage de leurs organes génésiques d'origine est perçu comme une transgression majeure de leur genre d'élection y compris, d'ailleurs, par nombre d'hommes transsexués qui envisagent une éventuelle grossesse comme incompatible avec leur identité masculine. Dans cette perspective, la grossesse et la parturition ne sont et ne peuvent être que des expériences féminines et les individus qui les vivent en se disant homme ne sont pas pleinement ou authentiquement tels. Cette conception de la compatibilité entre genre assumé et rôle procréateur n'est pas seulement visible dans la controverse autour de TB, elle l'est aussi dans les exigences qui s'appliquent explicitement ou implicitement aux personnes trans-identifiées dans l'univers médical et juridique. Dans la plupart des pays, l'obtention d'un changement légal d'identité sexuée est subordonnée à la réalisation d'opérations qui stérilisent les corps. En France, par exemple, la vaginoplastie pour les MtF (qui se fait généralement par inversion pénienne et est associée à une orchidectomie et une plastie vulvaire ³) et surtout l'hystérectomie-ovariectomie pour les FtM (et non pas la phalloplastie qui est considérée comme une opération trop risquée pour être imposée) sont nécessaires pour obtenir un changement de sexe à l'état civil. On voit bien à travers ces exigences que tout ce qui peut s'apparenter à une hybridité corporelle est non seulement mal venu mais explicitement prohibé. Dans cette perspective, l'homme enceint c'est le monstre (freak a été un terme employé par beaucoup pour désigner TB), celui qui mettrait à mal les fondements de notre commune humanité où les rôles reproducteurs ne sont pas interchangeables. Face à un tel péril, un certain nombre de ses détracteurs s'ingénient à disqualifier sa masculinité : pour eux, TB est simplement une femme qui tente de se faire passer pour homme. Mais si l'on veut bien prêter attention à ses propos et à son expérience, il n'est pas sûr que sa grossesse soit aussi dévastatrice que supposée et donc qu'on ait besoin de le déshumaniser ou de le déviriliser pour protéger la version commune de la reproduction des êtres. Pour cela, il faut être attentif à la manière plurielle dont chaque individu peut être décrit et/ou se décrire. De ce point de vue, TB se présente lui-même à la fois comme un « homme enceint » et comme un « mari enceint ». Cette double qualification peut nous permettre de mieux saisir son expérience. Au regard de la seule catégorisation sexuée, sa grossesse est antinomique avec son appartenance à la classe des hommes : un homme, par définition, n'est pas enceint. Cependant, cette contradiction disparaît dès lors qu'on appréhende son identité virile de manière narrative : TB est un homme transgenre, c'est-à-dire non pas un homme moins authentique que les autres mais simplement un homme avec une histoire particulière que sa constitution corporelle nous rend présente. C'est bien à cette dimension narrative de son identité que TB renvoie lorsqu'il affirme que sa virilité n'est en rien incompatible avec les propriétés organiques de son corps ni avec l'usage qu'il en fait : « J'étais un homme avant de

³ La vulve est créée à partir du scrotum et suppose une ablation des testicules (orchidectomie).

donner naissance, j'étais un homme durant ma grossesse, et je suis un homme maintenant. [...] Je ne suis pas redevenu une femme pour donner naissance. Je suis un homme qui est capable de porter un enfant et j'ai simplement fait cela » (p. 308). Dans cette perspective, la grossesse et la mise au monde d'un enfant renvoient à une capacité disponible pour certaines personnes quelle que soit leur inscription sexuée. Autrement dit, il s'agit moins de faire de la grossesse et de la mise au monde une expérience virile que d'affirmer la singularité des parcours et des corps transsexués, une singularité qui n'est plus vécue et comprise comme une déficience mais, au contraire, comme offrant des possibilités autres. TB n'est pas le seul à soutenir médiatiquement une telle spécificité : Buck Angel, par exemple, un acteur porno FtM qui se définit comme un « homme à chatte », utilise cette particularité dans sa sexualité personnelle et professionnelle: « Même en regardant les derniers développements chirurgicaux, ils n'offrent rien qui soit proche d'un véritable pénis. [...] Mes jouets sont bien mieux! Ce que j'ai marche parfaitement et ça me donne plein de possibilités. J'ai décidé de garder mon vagin. Je suis toujours un homme... juste un homme avec une chatte ⁴ ».

Bien évidemment cette singularité renvoie à l'androgynie tant redoutée. Pour beaucoup, l'homme enceint c'est celui qui s'approprie une capacité qui n'est pas la sienne et qui, ce faisant, abolit les différences et sème la confusion. Pour d'autres encore, l'homme enceint, c'est aussi potentiellement l'androgynisme autarcique, celui qui serait autosuffisant notamment dans l'ordre de la procréation. L'usurpation assimilatrice et l'autonomie démiurgique portées par cette figure renvoient virtuellement à une dissolution du lien social, le contraire de ce qui fait notre humanité fondamentalement inscrite dans la relation. L'auto-description de TB comme « mari enceint » nous offre la possibilité de dépasser cette vision monstrueuse. En tant que compagnon de Nancy, TB est lié affectivement et légalement et c'est même cet attachement qui l'amène à utiliser la capacité singulière qui est la sienne : sans Nancy et son hystérectomie, il n'aurait vraisemblablement pas mis au monde les enfants qu'ils souhaitaient avoir ensemble. C'est sans doute sur cette importance de la relation conjugale, prélude à leur famille, que TB insiste quand il dit être sa propre *surrogate*. Utiliser une mère de substitution, c'est toujours reconnaître à la fois son incapacité à mettre au monde (qu'on soit une femme ou un homme) et la capacité d'une autre à vous suppléer en la matière. Être une mère de substitution, c'est offrir à d'autres une capacité dont ils manquent. Cet échange particulier appelle donc (voire oblige à) la constitution de liens d'engendrement inédits (les travaux sur la question nous montrent, d'ailleurs, que les expériences réussies en la matière sont celles où les personnes impliquées ont su constituer des liens particulièrement étroits et durables). Autrement dit, la maternité de substitution est un don d'engendrement où la dimension relationnelle peut difficilement être évacuée à la différence des dons de gamètes qui peuvent être plus aisément (et sont parfois) réduits à une fourniture de matière organique. Aussi, lorsque TB se désigne comme une mère de substitution, il décrit très finement sa position paradoxale d'engendrement : il est à la fois dans l'incapacité et la capacité de faire un enfant à sa femme. En outre, il souligne l'importance de sa partenaire et de leur lien dans ce projet, car loin de déposséder Nancy de ce qui lui revient, il lui offre, en la suppléant, la possibilité d'être la mère de leurs enfants. Le « compagnon enceint » inscrit donc fondamentalement son

⁴ Travis de Jonk, 2009, « Buck Angel : a self made man », *Same Same*, <http://www.samesame.com.au/features/4235/Buck-Angel-Self-Made-Man.htm>

expérience dans un cadre relationnel, il est celui qui fait de l'hybridité corporelle un vecteur de relation. Et ce n'est, somme toute, guère étonnant dans la mesure où l'hybridité, loin de s'opposer à la différenciation sexuée, en est l'un des aspects essentiels. En tant qu'individus appartenant à une espèce sexuée, nous sommes effectivement des hybrides : nous sommes toujours et tous nés de deux autres, un homme et une femme. En ce sens, l'androgynie ne renvoie pas à un troisième terme/sexe déroutant et déstructurant, évoquant une manière d'être ou d'agir fondamentalement autre. Elle est notre lot commun, ce qui fonde notre singularité et notre interdépendance. Dans beaucoup de sociétés, d'ailleurs, c'est bien cette androgynie qui est affirmée et travaillée rituellement et symboliquement lorsqu'il s'agit de constituer les individus dans un genre particulier. Nombre de ces constitutions rituelles des sexes ne conçoivent pas, du reste, l'androgynie comme un espace de fusion, voire de confusion, du masculin et du féminin mais bien plutôt comme un lieu où ils sont mis en tension et en relation, c'est-à-dire conjointement distingués et associés, différenciés et identifiés grâce, notamment, à un jeu subtil autour de la réversibilité des composantes corporelles ⁵. L'hybridité sexuée révèle ainsi la dimension fondamentalement relationnelle du genre : ce qui importe ce ne sont peut-être pas tant les *propriétés* masculines et/ou féminines des individus, c'est bien plutôt que chacun est constitutionnellement pris dans un *réseau de relations* sexuées. Dans cette perspective, la distinction masculin/féminin n'est pas simplement une possibilité de nous identifier spécifiquement (homme vs femme), elle est surtout un moyen de qualifier nos manières relatives d'être et d'agir : relations d'opposition ou d'identité, échanges asymétriques ou symétriques, etc. ⁶. Autrement dit, la constitution du genre qui nous occupe tous, personnellement et collectivement, demeure fondamentalement humaine tant qu'elle produit des relations et non pas seulement des propriétés, tant qu'elle fabrique des partenaires et non pas seulement des êtres. Au regard de cette appréhension relationnelle, l'histoire extraordinaire de la grossesse de T. Beatie, est moins dévastatrice que prévue car elle utilise simplement les potentialités d'un corps pour constituer des relations sexuées ordinaires. Elle nous montre qu'une mastectomie, de la testostérone, mais aussi un utérus, peuvent être utiles à un homme pour être un époux et un père. Elle engage aussi à une interrogation sur nos attentes et exigences communes à l'égard des transsexuations contemporaines. Devons-nous attendre qu'elles corrigent des corps pour leur donner certaines propriétés dont ils manquent afin que des personnes puissent s'inscrire adéquatement dans un genre ? Ou devons-nous leur demander d'offrir à des personnes la capacité d'assumer les engagements corporels nécessaires aux relations sexuées qu'elles vont établir avec les autres ?

⁵ Voir notamment Marilyn Strathern, *The Gender of the gift*, Berkeley, University of California Press, 1988, 422 p.

⁶ Voir les approches relationnelles du genre, notamment M. Strathern *op. cit.* et Irène Théry, *La Distinction de sexe*, Paris, Odile Jacob, 2007, 677 p.